

Francophonies d'Amérique



Le soleil du lac qui se couche de J. R. Léveillé (Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2001, 100 p.)

The Setting Lake Sun de J. R. Léveillé (traduction de S. E. Stewart, Winnipeg, Signature Editions, 2001, 95 p.)

Kathleen Kellett-Betsos

Number 13, Summer 2002

Francophonies et résistance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005263ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005263ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kellett-Betsos, K. (2002). Review of [*Le soleil du lac qui se couche* de J. R. Léveillé (Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2001, 100 p.) / *The Setting Lake Sun* de J. R. Léveillé (traduction de S. E. Stewart, Winnipeg, Signature Editions, 2001, 95 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (13), 211–213. <https://doi.org/10.7202/1005263ar>

LE SOLEIL DU LAC QUI SE COUCHE

de J. R. LÉVEILLÉ
(*Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2001, 100 p.*)

THE SETTING LAKE SUN

de J. R. LÉVEILLÉ
(*traduction de S. E. Stewart, Winnipeg, Signature Editions, 2001, 95 p.*)

Kathleen Kellett-Betsos
Université Ryerson Polytechnic

J. R. Léveillé, romancier, poète et éditeur, dédie son roman le plus récent, *Le soleil du lac qui se couche*, à l'architecte manitobain Etienne Gaboury, à la communauté nordique de Saint-Laurent et à tous ses amis du Manitoba. Voici une clé essentielle à la lecture de cette célébration de l'espace manitobain véhiculée à travers les souvenirs d'Angèle, femme métisse d'âge incertain, qui se penche sur son jeune moi de vingt ans, « architecte en herbe » (fragment 85), amoureuse du poète japonais Ueno Takami. Histoire d'amour oui, mais surtout évocation d'une certaine sensibilité esthétique marquée d'une ouverture à la nature ainsi qu'au métissage culturel. Le texte même de Léveillé est une construction de mots rassemblés en fragments numérotés qui livrent une histoire parsemée de réflexions sur l'art et la vie. Blocs verbaux brefs, simples et illuminateurs, comme ces « koans » du bouddhisme zen qui sont, comme l'a découvert la narratrice, l'envers des aphorismes occidentaux.

Cadre de cette histoire d'amour, Winnipeg apparaît dans toute sa spécificité : les noms de rues (le fameux coin des rues Portage et Main, mais aussi des rues secondaires dont Furby, McDermot, Bannatyne, Lydia), le quartier de l'Exchange, l'église Saint-Rosaire et des citadins d'ethnies diverses. Pour Angèle, cette ville représente « une forêt de pierre et de ciment et de verre » (fragment 58). Cependant, c'est surtout en accompagnant Ueno au nord du Manitoba, entre Thompson et Wabowden, à sa cabane construite avec l'aide des Amérindiens, qu'Angèle commence à saisir les rapports intimes qui peuvent s'établir entre l'habitat humain et le milieu naturel :

C'était une cabane qui ressemblait à la fois à un tipi, à une cabane en rondins typique, et à l'architecture japonaise moderne. Elle était simple et stylisée. C'est l'intégration des proportions et le jeu des matériaux qui faisaient qu'elle ne jurait pas en ce lieu. Mais elle nous obligeait à réfléchir sur toute la question de l'habitat dérivé de son origine dans la nature (fragment 101).

Ueno Takami fait souvent appel au concept japonais de « wabi-sabi » qui soutient cette perspective artistique : « Les choses wabi-sabi sont le registre tangible du passage et de l'effet de l'air, du vent, du soleil. La rouille, la décoloration, la déformation, les fissures en sont les caractéristiques essentielles » (fragment 27). Comme les œuvres d'Etienne Gaboury et de Douglas Cardinal, architecte métis qui a influencé Angèle, l'édifice doit être en harmonie avec son milieu.

L'architecture devient la métaphore de tout art. Selon Ueno Takami, la traduction même est « une espèce d'édifice » (fragment 80). Ainsi fait-il confiance à Angèle qui va « entrer en architecture » (fragment 149), comme on entre en religion, pour traduire ses poèmes de l'anglais en français. Même si sa propre langue est le français soigné de l'école Sacré-Cœur, Angèle songe un instant à la possibilité de traduire cette œuvre en métchif, dialecte métis : « Il me semblait qu'il y avait quelque chose de merveilleux d'avoir un parler à soi et qu'il ne fallait pas que ça se perde. Je m'imaginai que la grande réalité des textes d'Ueno pouvait être, en traduction, le garant d'une autre culture. J'étais jeune » (fragment 92). Pourtant, le corps-à-corps avec les mots implicite dans le travail de traduction est une lutte qui lui permet de surmonter son manque de confiance en elle-même.

Impossible d'ailleurs de minimiser les difficultés de la traduction. C'est ainsi que la traduction anglaise de ce roman, *The Setting Lake Sun*, lancée en même temps que la version originale, paraît nécessairement comme un édifice moins éblouissant. Il faudrait dire que *Le soleil du lac qui se couche* a l'avantage d'être en soi un objet d'art, pourvu d'une typographie élégante composée en caractère Hiroshige sur du beau papier et illustré des tableaux de l'artiste manitobaine Lorraine Pritchard, alors que le livre anglais présente un aspect beaucoup plus modeste. La version française est plus fidèle à l'esthétique zen puisqu'elle se fie entièrement au numérotage des fragments de texte, tandis que la version anglaise ajoute aussi la pagination, ce qui est plus pratique, sans doute, mais quel bafouage subtil des conventions cartésiennes que ce refus de la pagination ! La traductrice S. E. Stewart réussit certes à créer un texte poétique aux images saisissantes mais celles-ci ne communiquent pas toujours toute la beauté de l'image de Léveillé ; pourquoi, par exemple, le changement de la métaphore à la comparaison ici : « Tout le paysage est une dentelle, un pur laci d'air et de lignes » (fragment 66) / « The entire landscape seems made of lace, an elementary web of air and lines » (p. 38) ? Et puis, comment communiquer en anglais la subtilité du jeu entre le vouvoiement et le tutoiement dans la danse de l'amour ? Stewart fait une seule référence explicite à la distinction entre « vous » / « tu » dans le texte, mais ailleurs le lecteur anglais doit rester perplexe devant le soi-disant caractère « formel » du texte puisque rien ne vient remplacer l'opposition entre « vous » et « tu » : « You do everything, I rejoined, slipping into the formal address again » (p. 51) ; « And he himself never managed to be completely informal, but would swing back and forth, often mixing the two forms in the same sentence » (p. 52). Ce qui est plus étonnant, c'est le décalage entre

l'ordre de certains fragments dans les deux textes. Notamment, la révélation de la maladie mortelle d'Ueno Takami arrive plus tôt dans le texte anglais. Se peut-il que Stewart ait traduit une version antérieure à la version française finale ?

L'omission des tableaux de Lorraine Pritchard dans la version anglaise est particulièrement regrettable, car leur fonction dépasse la simple décoration. Ces compositions sur du papier japonais (le washi) marient des couleurs subtiles aux bribes de calligraphie japonaise. L'établissement des correspondances entre les arts visuels et la littérature, entre l'Orient, l'Occident et les cultures indigènes est un thème essentiel à cette œuvre. Enchevêtrées au récit lyrique de Léveillé se trouvent des références intertextuelles diverses : la poésie d'Ikkyu, l'histoire du peintre Wang Mo, un chant chippewan. Ses personnages pratiquent la même technique d'emprunt culturel : Aron Levi, l'ancien amant juif d'Angèle, expose des œuvres qui ressemblent à « un champ semé de poteaux totémiques » (fragment 27) avec un fond sonore de musique de didjeridu, instrument aborigène d'Australie. Ouverture culturelle ou exploitation ? L'enfant annoncé d'Angèle et d'Ueno sera bien plus le symbole d'une fusion enrichissante de cultures qu'un être en chair et en os dont la naissance pourrait avoir des conséquences pragmatiques, perspective romantique qui risque d'exaspérer plus d'une lectrice. Remarquons qu'en assumant le nom du père, cet enfant mâle, « Isaake Takami », assurera la lignée du père guetté par la mort. Ah le beau fantasme masculin !

Le soleil du lac qui se couche présente plusieurs niveaux de lecture : histoire d'amour, art poétique, autobiographie fictive. Vu sous ce dernier aspect, ce récit représente un miroir où la narratrice revoit avec une tendresse nostalgique son propre apprentissage de l'art et de l'amour, entraînant le lecteur dans la voie de la contemplation artistique.